

Voix du souffle

CULTURE ET FOI

# Les territoires d'enfance de Marie Sizun

Joseph Thomas

**Il arrive qu'une écriture retenue tout au long de la vie active trouve enfin son essor, elle est alors nourrie de toute une activité souterraine.**

C'est avec la parution de *La Femme de l'Allemand* (éd. Arléa, 2007) que Marie Sizun a été mieux connue du grand public. On a aimé d'emblée son style impressionniste sensible. Par ailleurs peintre, elle est naturellement douée d'une vive sensibilité. Auteur discrète, elle poursuit un patient travail d'écriture en puisant dans les profondeurs de la psychologie enfantine. Cette mère de famille et grand-mère, qui fut professeur de lettres classiques, est demeurée totalement proche d'une petite fille de quatre ans qui n'a pas fini de naître au monde. Ce n'est pas pour autant que Marie Sizun, née en 1940, n'ait pas connu une carrière dense d'enseignante en plusieurs pays dont l'Allemagne et la Belgique. Toutefois, à entendre les accents de son œuvre de romancière, elle préfère arpenter les secrets de sa propre enfance. Peu d'écritures n'ont autant le don de suivre au plus près les méandres des joies et des peurs enfantines. Comme si elle aimait elle-même se tenir dans le sas de ses émotions premières et nous y conduire. Son œuvre se noue autour du roman familial. Non pas évocation biographique si ce n'est, dit-elle

dans *Le Père de la petite*, premier de ses récits publiés en 2005, mais à travers des histoires variées, romancées à l'infini. La coloration première est là dans une mémoire fuyante douloureuse, l'ayant obligée à inventer son monde à elle. Elle est installée là dans son enfance qui constitue comme la carrière où elle puise des matériaux. Moins méandres d'une psychanalyse tourmentée qu'apprivoisement des silences et des peurs originelles. C'est bien pourquoi Marie Sizun peut toucher le lecteur. Elle nous rend contemporains de nos peurs natives et des audaces premières.

Parisienne, elle évoque avec précision dans *Éclats d'enfance* (Arléa 2009) les traces de son univers de naissance, son village premier, les « rues de Belleville, tout en haut ». Parlant à la troisième personne de « l'enfant », on la voit construire le récit de son territoire. Elle semble avoir tout retenu et le lecteur assiste à un éveil. Une jeune conscience qui ne peut que se lever.

## Le tissage des souvenirs

Dans *La Femme de l'Allemand*, Marion se construit une généalogie. Malgré les silences feutrés et les non-dits, elle sera pour toujours hantée par le manque du père. On assiste à la lente descente de sa mère, Fanny, sujette à des accès maniaco-dépressifs. Marion s'en



## FOCUS

### « Au revoir là-haut » : un livre fraternel et joyeux

Comme Marie Sizun, Pierre Lemaître, né en 1951, a publié tardivement après une vie d'enseignant. A la suite de quelques polars remarquables, voici qu'il nous embarque à son tour dans la cohorte des anonymes. Loin des récits grandioses sur la guerre, il invente dans *Au revoir là-haut* (éd. Albin-Michel, 2013) la rencontre improbable de deux héros ordinaires des tranchées de 1914-1918. Le récit commence vivement en novembre 1918, peu avant l'armistice. Albert Maillard et Edouard Pericourt, le comptable et l'artiste, deviennent les témoins médusés de la manière dont certains, habiles et sans scrupule, sortent indemnes des combats, trouvent les moyens de s'enrichir et de prospérer sur le malheur des autres, via le « commerce » des monuments aux morts. La charge est jubilatoire. Loin des célébrations commémoratives, c'est à une épopée des anonymes, dénonçant la grande histoire glorieuse et célébrant la patiente fraternité des justes. Pierre Lemaître lève une stèle aux humbles et dénonce avec force et non sans humour, l'arrogance des triomphants. Il sait dire comme pas un, combien les ordres sociaux sont contaminés. Voilà un livre fraternel et joyeux, en hommage aux humbles qui portent, sans comprendre, l'injustice durable du monde. □ Joseph Thomas

veut, Marion comprend, ne lâche rien mais les faits sont têtus. « *Nous ne sommes que proches !* » Un délire emporte même les plus aimés. Marion se carre pour grandir. L'écriture précise, envoûtante ne vous lâche pas. L'intrigue, minimale, est portée par un style efficace et sensible. Le lecteur revit le tissage de souvenirs, entre rêves, imaginations, joies et peurs quotidiennes, le socle qui accompagne une existence. Le texte qui paraît *Un jour par la forêt*

(éd. Arléa, 2013) est une lente traversée des craintes coutumières à l'auteur. Nous sommes ici dans une modeste famille monoparentale. Sabine est l'unique enfant d'une mère qui s'épuise en taches ménagères. Elle voudrait donner le



meilleur d'elle-même pour que sa fille soit éduquée et « réussisse » mieux qu'elle. Mais qui saurait dire, ce qui porte, au delà des mots et des désirs, la honte diffuse de sa propre condition de vie, la « honte » de sa propre mère, si pesante, si gauche malgré tous ses efforts ? On connaît trop, chez les pauvres, cette crainte de se montrer, cette honte de sa propre origine sociale modeste. Jusqu'à, la petite fille faisait totalement la joie

de sa mère. Et Sabine y puisait sa fierté d'être. Désormais apeurée et malhabile, dans la grande école anonyme, Sabine ne veut surtout pas que sa mère soit reçue, entendue, par le professeur de français à la voix trop stridente, qui l'a convoquée.

Le récit pourrait glisser dans la tragédie. On a connu des drames déclenchés par un presque rien apparemment. Une dispute, une remontrance pour un détail, une exclusion de la classe. Une fugue d'un jour peut suffire parfois. Ici, l'échappée du jour permettra heureusement à l'écolière une rencontre inattendue. Le récit pourrait cette fois virer au conte édifiant. Mais, en dépit des caricatures, la rencontre inopinée avec un couple de jeunes touristes anglais épris de poésie, permettra la transformation suffisante de la fugue en sursaut de confiance. Sabine n'est pas tirée d'affaire pour autant et le quotidien lourd reprend vite ses droits, mais la poésie s'est installée dans une vie, sans crier gare. Des mots reprennent sens. Une vocation naît, petite pousse de vie claire au milieu des opacités quotidiennes.

### La joie des cœurs simplifiés

Au milieu des romans qui ne manquent pas de vous évader du réel, Marie Sizun écrit en compagnie des humiliés qui n'osent pas, la piétaille des timides et des êtres simples. Elle sait que les mots ont le pouvoir d'un chant et l'énergie d'une marche. Elle exprime la joie des cœurs simplifiés. Les mots paisibles et vifs qu'elle trace tirent la vie en avant d'elle. On écrit pour exister mieux, dit-on. Marie Sizun s'exprime par ailleurs par le dessin et apprécie beaucoup le cinéma. De livre en livre, à partir du plus près de son expérience de femme, elle apaise la lassitude d'un monde endolori. En faisant confiance au surgissement de la poésie en chacun. Le critique Pierre Ahnne achève une présentation du roman *Un jour par la forêt* par ce mot : « A sa manière, qui n'est pas tonitruante, Marie Sizun en dit long sur les effrois et les exaltations de l'adieu à l'enfance. » □

**NDLR** : Précision : l'évocation du nom de Jean-Marie Martin dans l'article consacré au livre de Maurice Bellet *Si je dis Credo* (Goliath Hebdo n° 305) a prêté à confusion. Jean-Marie Martin n'est pas un membre du groupe des lecteurs du livre en question mais un exégète, prêtre et ami de Maurice Bellet.